

Hassan SEFFOUR

Partie 1

Date de l'entretien : jeudi 17 septembre 2009

Lieu de l'entretien : foyer Adoma, 151 cours du Médoc, 33000 Bordeaux

Enquêteurs : Anne-Cécile GODARD et Ahmed NOKRI

Technique : Emmanuelle DUBOIS

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

ANNE-CECILE GODARD – *Nous sommes donc le 17 septembre 2009, nous nous trouvons au Foyer Adoma, situé Cours du Médoc à Bordeaux, et dans le cadre de la collecte de témoignages lancée par la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, via le Rahmi à Bordeaux, nous allons interviewer M. Seffour, ancien combattant marocain, sur le thème de son engagement.*

Donc, Je suis Anne-Cécile Godard de l'association ALIFS, et avec Ahmed Nokri de l'association ALIFS aussi, nous mènerons l'entretien, et Emmanuelle Dubois est à la technique.

Donc M. Seffour, est-ce que vous pouvez-vous nous parler de votre vie avant l'engagement militaire. De quelle région du Maroc êtes-vous ? Où êtes-vous né ? En quelle année ? Où avez-vous grandi ? Voilà...

HASSAN SEFFOUR – Je suis de la région de Fez, plus exactement de la province de Taounate, je suis né là-bas d'ailleurs, à la campagne, dans la même province, j'ai grandi. Une fois, je crois... à 13 ans... à 12 ans, j'étais appelé à aller à l'école, parce

qu'à ce moment-là le Protectorat, les autorités, ils prenaient des gens... des fils de notables. Or, mon père il était un chef, il était responsable dans le gouvernement, français à l'époque. Donc j'ai ... J'ai fréquenté l'école jusqu'en... 1947, j'ai eu mon certificat d'études. J'ai grandi...

Après la mort de ma mère, mon père s'est marié. J'ai été obligé de quitter la maison parce que je ne m'entendais pas bien avec ma belle-mère. J'ai été allé voir le directeur des PTT et, comme j'étais à peu près le seul qui était un peu instruit à l'époque, alors il m'a engagé, il m'a dit, « *Bon, vous allez travailler dans les PTT !* ». J'ai travaillé dans les PTT pendant trois ans... Dans la poste... du village.

AHMED NOKRI – Les PTT c'est... ?

Les PTT... La poste, oui... Ça s'est très bien passé. Mais je m'entendais toujours aussi mal avec ma belle-mère. J'ai décidé de m'engager, d'aller à l'armée.

ANNE-CECILE GODARD – Comment avez-vous eu connaissance de la possibilité de cet engagement ?

Parce qu'à l'époque il y avait la guerre d'Indochine, et les autorités françaises, ils prenaient cinq ou six camions, par exemple, et sortaient à la campagne. Ils prenaient uniquement des gens... des campagnards. C'est des gens « baroudeurs », c'est des gens qui résistent à tout. Alors donc, ils allaient aux souks... dans les souks, prendre ces gens pour les faire s'engager.

C'était une annonce publique ? C'est-à-dire qu'il y avait quelqu'un qui venait sur la place du village qui faisait une annonce ? Comment est-ce que ça se passait en fait ?

À peu près tous les gens ils étaient au courant une fois qu'ils voyaient les camions militaires arriver dans les souks. Parce que souvent ça a été le jour du souk, les jours du marché où il y avait... où toute la région est là. Alors, quand on voyait les cinq camions ou les six camions qui venaient, avec leurs médecins, avec leurs

militaires, tout, on savait que c'était pour engager les gens pour aller... pour entrer dans l'armée !

AHMED NOKRI – Est-ce que vous pouvez nous dire comment ça se passait exactement, comment ils faisaient quand ils arrivaient sur un souk ?

Sur le souk, il y avait le contrôleur civil... Il y avait aussi un commandant, un capitaine qui venaient de la région, de la ville avec ses militaires, avec ses comptables... tout. Tout était sur place, réglé, avec ses médecins et tout. Alors le caïd et le contrôleur civil appelaient un monsieur, qui criait à haute voix, « *Qui veut rentrer dans l'armée, il monte au bureau, les militaires sont là pour vous intégrer dans l'armée.* »

ANNE-CECILE GODARD – Est-ce que vous en aviez parlé à votre famille de cette volonté de vous engager ? Ou est-ce que vous vous êtes rendu dans le bureau sans en avoir parlé à votre famille avant ?

Je n'ai rien dit à mon père, parce que, mon père, comme je vous l'ai dit, j'étais à peu près toujours en désaccord avec lui à cause de sa femme, alors j'ai préféré ne rien dire. Je suis d'ailleurs allé voir le contrôleur, un capitaine, et je lui ai dit, « *Moi, je voudrais aller à l'armée, donc, essayez de trouver quelqu'un pour me remplacer pour travailler à la poste là !* »

AHMED NOKRI – Étant donné que votre père était un notable donc un chef, vous n'avez pas eu peur qu'on dévoile votre engagement ?

C'est vrai. Ça a été dévoilé mais c'était à peu près trop tard. Parce que, le jour du souk, quand je suis allé voir le capitaine là, il a appelé le directeur des PTT, il a dit, « *Bon, la poste, il faut voir quelqu'un qui le remplace* ». Ils ont essayé, ils ont fait des mains et des pieds pour m'empêcher mais j'ai dit, « *Non, moi je veux aller à l'armée, c'est tout* ».

ANNE-CECILE GODARD – Et pourquoi alors avez-vous choisi de vous engager ?

Pour m'éloigner. Parce que j'avais une petite sœur qui était toujours avec ma belle-mère là... Elle était très mal considérée, elle la battait et tout... Alors moi, je ne pouvais pas voir ça. J'ai préféré donc m'éloigner comme ça...

Vous aviez quel âge ?

Maintenant ?

Quand vous vous êtes présenté à cet entretien ?

J'avais à peu près 18 ans.

Comment s'est passé l'entretien ? Quelles questions on vous posez à cet entretien ?

Rien... Je vous l'ai dit, tous les responsables étaient là. Il y avait les médecins... Uniquement, il y avait la visite du médecin. Ils prenaient les gens, on faisait une colonne un par un, la queue, et puis chacun, on passait des visites... On se déshabillait pour voir si tout va bien, avec les radios et tout, et tout... Donc une fois passée la visite et, qu'il nous trouve, le médecin, en bonne santé, il nous prend automatiquement et nous font embarquer dans les camions sur place.

Tout de suite ?

Oui

Mais il a fallu que vous le disiez à vos parents ?

Non. Je vous l'ai dit, je suis parti !

Et, une fois arrivé à la caserne en ville, à Fez, je suis resté deux mois sans nouvelles. Mon père, il se demandait où je suis passé... Alors c'est là où il a eu... Le caïd lui a dit, « *Ton fils il est parti à l'armée avec les camions tel jour* » et il est venu me voir jusqu'à Fez, à la caserne.

Il a demandé le chef de poste... Ils m'ont demandé... Je suis sorti voir mon père... Et il m'a dit, « *Ce que tu as fait, c'est pas bien, tu es jeune, tu vas partir à la guerre en Indochine... Tu es jeune, et tu vas te faire descendre là-bas !* ». Je lui ai dit, « *Non. Moi je veux partir.* » Il m'a dit « *Moi je voudrais réclamer à M. l'intendant -l'intendant militaire qui était là-bas qui s'occupait des engagés- de ne pas t'embarquer...* ». Je lui ai dit « *Moi je préfère rester...* »

En effet, Il a été voir M. l'Intendant, il lui avait parlé. M. l'intendant lui avait dit, « *Non ce monsieur, c'est trop tard, ça fait... quinze jours que ton fils a signé, et cette signature elle est parti en France, à Paris... On ne pouvait pas faire tout le retour... Si ça s'était uniquement arrêté ici, entre nous, je pouvais te le donner et sortir. Mais son nom et tout, et tout, il est parti jusqu'à Paris, je peux pas faire autrement là...* »

Pendant ces deux mois à Fez, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Des entraînements ? C'était une préparation ?

Plus que deux mois ! Six mois, je suis resté six mois ! Alors, on faisait des entraînements, matin et soir toujours, de nuit parce qu'on se préparait pour la guerre. Moi... j'étais placé dans un peloton... français, des jeunes recrutés, appelés, des Français ! Vu que je savais lire et écrire le français, le colonel a ordonné que je sois placé dans un peloton français avec les Français.

Et... je vous dis, tous les soirs... tous les soirs il y avait des sorties de nuit... de 4h jusqu'à 5h du matin. À faire des préparations, des combats, et tout, et tout... des combats de nuit ! On se préparait pour la guerre, c'est tout...

Comment se passaient les contacts avec ces militaires français ?

Ça a été magnifique, ça a été très, très bien, parce que je mangeais avec ces gens, avec mon peloton. C'est normal, par exemple, eux ils buvaient du vin, ils prenaient du pâté, du cochon. Moi je savais ça, mais je prenais pas ça par exemple. Alors on me donnait à la place quelque chose... quelque chose qui est halal, par rapport à la religion.

D'accord. Ils respectaient votre choix.

Ah oui... Même Michel, le chef, et les responsables, franchement, ils étaient très contents de moi... Vu que j'étais le seul Marocain avec eux, j'étais bien traité et je faisais mon travail aussi.

AHMED NOKRI - Vous étiez aussi le seul à savoir lire et écrire... Donc le seul « intello »... Donc vous étiez quand même privilégié...

Exactement ! C'est vrai, ça oui !

Et en termes de grade, quel grade on vous a donné ? Ou c'était après qu'il y a eu une promotion ?

Le grade, on me l'a donné en Indochine. J'ai passé deux ans, je suis passé caporal. Et c'était exceptionnel parce que, à cette époque, on ne donnait pas le statut de caporal après deux ans de service. C'était plus même... Mais, je vous dis, comme je travaillais bien et que j'étais très bien vu par mes chefs, et bien... j'étais favorisé...

ANNE-CECILE GODARD - Et au bout de ces six mois d'entraînement, on vous a dit un jour que vous alliez partir. On vous a dit vers quelle destination ? Quand est-ce que vous êtes parti ?

On nous a dit... on nous a payé d'abord, parce qu'on était des jeunes recrues, on n'était pas payés, alors on nous a donné une prime d'engagement, à l'époque 72 000 francs, c'était une somme énorme. Et puis on nous a donné une permission, une

permission de vingt jours, pour aller voir la famille, aller... faire des adieux avec la famille... C'est là où je suis retourné par exemple à la maison...

Voir votre père... ?

Voir mon père, mes sœurs, mes frères, et tout... Parce que j'avais beaucoup de frères... Et en particulier ma belle-mère. Bon, tout a été arrangé... Ils n'ont... pas voulu que je parte comme ça, que je m'engage, mais c'était trop tard. Je l'ai dit, moi j'ai fait mon choix, c'est fini.

Donc, votre père a été forcé d'accepter cet engagement ?

Oui mon père a été forcé, c'est vrai... Il avait son mot à dire même avec le contrôle civil, même avec le caïd. S'il m'avait vu sur le coup, dans le camion, il aurait pu m'éjecter tout de suite. Mais moi j'ai pensé... une fois, quand on signe, tous les papiers, les documents, ils partent en France à l'état-major inter-armée et tout, c'était trop tard, on pouvait pas...

Où êtes-vous parti en combat, dans quel pays ?

J'ai été en Indochine directement.

Avec quel moyen de transport êtes-vous parti en Indochine et par quelles villes êtes-vous passés ? Est-ce que vous avez fait des arrêts, comment s'est passé ce voyage ?

Le voyage a commencé à Fez. De Fez, on est partis en train, on a passé la frontière entre l'Algérie et le Maroc et on est arrivés à Oran. À Oran, je suis resté un mois, en attendant le bateau qui devait nous embarquer. Passé un mois, le bateau est arrivé dans le port. Un bateau, « Skaugum ».

« Skaugum », c'est le nom de cette sorte de bateau militaire ?

Oui c'est un bateau militaire, je crois que c'est un bateau allemand. Il y avait un contingent très... très, très nombreux ! On était 15 000 ! Une fois embarqué, on a pris la mer. On a passé un mois... La traversée ça a duré un mois. Une fois terminé un mois, on est arrivés à Saïgon, au port de Saïgon.

Est-ce que vous vous souvenez de la date de votre arrivée à Saïgon ?

Oui, on a fait un mois. Mon engagement c'était le 28 août 1952. On a fait l'étranger bien sûr, on a passé les frontières marocaines-algériennes là... Mais on est arrivé ... au 8 je crois...ou le 9... Un mois ! En tous les cas, on a fait un mois de traversée, mais c'est toujours en 1952.

AHMED NOKRI - C'était la première partie de la guerre ça, par rapport à l'Indochine?

Oui, oui. Une fois arrivés à Saïgon, là, ils nous ont reçus. L'état-major qui est là-bas, il nous a rassemblés. Ils ont commencé à... à trier les gens pour les muter dans chaque région... Parce qu'en Indochine il y a tellement de régions... Il y avait partout des troupes. Donc, il affectait des gens par régions.

Moi, j'ai été affecté, par exemple, au sixième... 6^{ème} Spahis marocain. C'était un régiment motorisé, qui se trouvait dans le centre du Vietnam... le centre du Vietnam.

On est partis par avion, bien sûr. Une fois arrivée à la ville de Hue, qui est une ville côtière, il y avait la mer, il y avait tout... une grande ville, on est débarqués là-bas, on a passé une nuit là-bas. Ils nous ont fait venir les camions... camions militaires. La caserne, elle se trouvait à 17 kilomètres de cette ville de Hue. Évidemment il y avait l'escorte qui nous a escortés et tout parce qu'il y avait tellement d'ennemis... Des Viets...

On est arrivés à la caserne, le colonel, il nous a reçus, on l'a trouvé. Une fois arrivés, on s'est rassemblés puis ils ont commencé à trier les gens avec leurs dossiers, leurs

documents et tout, pour les muter dans chaque compagnie. Moi, j'ai été muté dans le 2^{ème} escadron blindé... du 6^{ème} RSM. J'étais placé au 1^{er} peloton.

Alors il y avait un sergent-chef français qui était radio... et il est resté deux mois, les gens de son séjour ils sont partis, et lui, il y avait personne pour le remplacer à la radio. Ils étaient obligés de le garder jusqu'à ce que quelqu'un du contingent... du nouveau contingent... qu'il y ait celui qu'ils ramènent.

Alors on m'a choisi à ce moment-là. Ils sont tombés sur mon dossier. En me mutant... dans la section, le capitaine, en me mutant dans la section, il a pris mon dossier... Il a dit au lieutenant, « *Le chef... -Le chef Caleçon, il s'appelait- il a de la chance parce qu'on a un monsieur qui est instruit* ».

Alors il m'a dit « *Où tu étais à l'école ?* ». Je lui ai expliqué tout... Le capitaine il a été voir le colonel et il a dit, « *Ce monsieur, ce petit marocain-là, il est instruit, il faut qu'on l'envoie tout de suite au stage... pour faire les stages de transmissions* ». En effet, le lendemain... Il a dit « *Il faut garder ton paquetage...on va t'amener à Hue* », la ville où on a débarqué, pour faire le stage, la ville où on avait débarqué. Je suis parti là-bas, avec des Français, il y avait des Algériens, il y avait des Sénégalais. J'ai commencé mon stage, un stage très accéléré même, trois mois...

C'était quoi la mission exactement de ce stage ?

Stage de transmission des opérateurs radio. Pour être un opérateur radio télégraphique. Il fallait connaître la géographie, savoir passer des messages. Ces messages il fallait qu'ils soient camouflés avec des codes spéciaux. Donc il fallait faire une instruction approfondie, comme ça, une fois qu'on sera, par exemple, seuls, il ne faut pas tromper. Après, sinon, si on se trompe, toute la compagnie, tout le bataillon, ils vont se faire zigouiller. Donc, ça s'est très bien passé pour moi.

ANNE-CECILE GODARD – Pendant trois mois ?

Pendant trois mois... Et on a passé l'examen, je suis sorti le quatrième c'était très, très bien même ! À ce moment-là, le commandant, le responsable du stage, il a téléphoné aux différentes unités qui avaient des opérateurs là-bas, il leur a dit, « *Venez récupérer vos opérateurs, on a passé l'examen, c'est fini* ». Alors chacun a récupéré ses opérateurs, moi je suis parti, un sergent est venu avec la jeep, j'ai pris mon paquetage et tout, et j'ai rejoint la caserne qui était le PK 17. Je vous le dit parce que la caserne était loin de la ville, à 17 kilomètres, c'est pour ça « PK 17 ».

Dans la campagne ?

Oui, oui, en pleine campagne. Oui. À ce moment-là, le chef est venu, il est resté dix jours avec moi, il m'a donné les consignes, il a vu comment je travaille, il a vu tout... Le colonel lui avait dit, « *Il faut être sévère avec ce monsieur-là pour voir... Comme ça, il n'y aura pas d'erreurs !* » Le chef est allé voir le capitaine et lui a dit, « *C'est formidable ! Il est très bien, il est autonome, comme moi.* »

J'ai commencé mon travail, on m'a donné un prisonnier, parce que j'étais jeune je vous dis, j'avais 17-18 ans, quoi. J'avais pas de force du tout. On m'a donné un prisonnier, ce prisonnier pour prendre la radio. Et moi je m'occupais des communications, aussi bien télégraphiques que phoniques. On travaillait surtout en télégraphique parce qu'il fallait que tous les messages se passent camouflés, codés, pour que, si l'ennemi tombe dessus, il n'a pas de clef de camouflage, il ne connaît rien du tout. Par contre, si on parlait en phonique, comme ça, verbalement, il comprend tout, donc l'ennemi peut... décoder.

Donc, l'unité, avec laquelle vous étiez, partait au combat, vous étiez avec eux et vous vous chargiez de toute cette communication, en code. Et est-ce que vous pouvez nous parler de certains combats auxquels vous avez participé ?

Ah oui... J'ai participé d'ailleurs à tous les combats, même l'opérateur radio, parce que, je vous dis, moi, je me trouvais toujours avec le capitaine à côté-là. Une fois que le capitaine il voyait, par exemple, on voyait des attaques terribles de l'ennemi,

on demandait des avions... on demandait l'intervention des avions. Alors c'est moi qui envoyais le message. Le capitaine il m'écrivait le message. Moi, je le relis, je le code, et puis j'envoie... j'envoie à l'état-major... L'état-major il envoi ça et tout de suite les avions ils arrivent.

Parmi, les opérations auxquelles vous avez participé, est-ce qu'il y en a une qui vous a particulièrement marqué et dont vous pourriez nous parler ?

Oui. Une fois, par exemple, tout l'escadron... On était dans les blindés... Tout l'escadron, on était appelés à faire une embuscade contre l'ennemi à une certaine distance dans la forêt, bien sûr, en pleine forêt. Une fois arrivés sur les lieux, on s'est installés, le capitaine a rangé tous ses éléments... cacher, faire des trous... camouflage total comme ça l'ennemi... Même les véhicules, les chars, on les camouflait, avec des armes, avec tout.

À un moment donné... on s'aperçoit que, en faisant l'embuscade, nous, eux ils sont arrivés avant nous et... ils nous ont tendu l'embuscade ! Alors, au lieu que nous, on les attaque par... on les attendait pour faire la surprise... C'était eux qui ont... Parce qu'ils étaient venus de bonne heure, ils ont tout préparé et tout...

Et alors, une fois terminé le bivouac, l'installation et tout, on a passé la nuit là-bas. À 4 heures du matin, ils nous ont encerclés... ils nous ont encerclés, ils nous ont donné une bonne tannée, vous savez ! Ah oui...

Quand on a vu leur emplacement, on a trouvé dans les tranchées qu'ils creusaient, ils ont mis des très grands roseaux là... des bambous, très pointus, ils les plantaient dans les... dans les... dans les tranchées où ils étaient cachés, ils les couvraient avec des arbres... on ne voyait rien du tout, on croyait que c'étaient des arbres, c'est tout !

Quand il y a l'attaque, automatiquement, les gens ils sont bouleversés, il y en a qui courent, il y en a qui se sauvent, il y en a qui... Alors, les premiers qui se sauvent... ils sont restés tous dans les trous là, je vous dis, avec des piquets très pointus... On est

tombés et on trouvait quatre, cinq morts dans une tranchée, l'autre la même chose... Ce qui fait qu'il y avait beaucoup de perte chez nous... Oui...

Et comment est-ce que vous avez réussi à vous échapper ?

On s'est échappés le peu qui restait des troupes, le capitaine est mort, le médecin est mort... il y avait un lieutenant qui est resté vivant... le peu de troupes qui restait, il l'a ramassé et puis il a commencé quand même à... à attaquer jusqu'à... jusqu'à qu'ils se sont repliés eux. Ils ont fait replier, et puis... mais on a eu beaucoup, beaucoup de dégâts.

Donc, vous avez réussi à revenir au... Vous êtes parvenu à revenir... ?

Exactement oui ! À revenir dans la... dans la caserne. C'était pas vraiment la caserne parce qu'on est restés un an et demi rien que dans la forêt, il y avait pas de lieu fixe... parce qu'on cherchait l'ennemi à peu près partout...

La majeure partie du temps, vous étiez au combat mais il devait y avoir des moments de vie « normale » entre guillemets. Comment se passait cette vie en Indochine ? Et est-ce que vous étiez en contact avec la population locale ? Avez-vous rencontré des gens ?

Oui justement... Vous savez dans toutes les guerres, quand la population est, je vous dis, contre vous, automatiquement, la guerre... On réussit à...

AHMED NOKRI – La gagner ?

À la gagner ! Oui... La population, par exemple indochinoise là, ils étaient tous, favorables à l'ennemi. Ce qui fait, nous, d'accord, on prenait des prisonniers et ils nous disaient, « *Ils sont là... ils sont là... Nous avec vous... Nous avec vous* ». Mais c'était la blague et ces gens-là, ils étaient toujours liés à leurs camarades, c'est normal.

ANNE-CECILE GODARD – En fin de compte, vous n’avez jamais vraiment eu des contacts d’amitié avec des habitants de l’Indochine ...

Non, pas du tout. Parce que, ces gens-là on ne pouvait pas leur faire confiance, parce que, je vous dis, même leurs femmes, même leurs enfants et tout, et tout, ils étaient... ils étaient contre, contre... contre les troupes françaises.

Au niveau de la vie quotidienne, quels souvenirs vous ont marqué sur la nourriture, sur le climat... Quelles impressions vous retenez de là-bas ?

Du point de vue du climat, il était très, très, très, très chaud. Il y avait beaucoup de maladies, on circulait toujours, il y avait beaucoup de marécages, des endroits où il y avait de l’eau et il y avait beaucoup de moustiques. Moi, par exemple, je suis tombé malade, j’ai eu le paludisme... en me faisant piquer par les moustiques comme ça... On ne pouvait pas dormir, d’ailleurs, comme ça, si vous n’avez pas une moustiquaire. C’est la première des choses qu’ils nous ont donnée au paquetage. À partir de Saïgon, ils vous donnent une tente et une moustiquaire. Parce que sinon, peut-être le lendemain vous serez mort avec les piqûres de moustiques. C’est très, très dangereux. Ce qui fait que toute troupe arrivée en Indochine, obligé, chacun avait sa moustiquaire là...

Beaucoup d’anciens combattants marocains, que nous avons interviewés, nous on dit que les unités de Marocains, d’Algériens, de Français, de tirailleurs sénégalais, ne se mélangeaient pas et restaient entre eux, qu’est-ce que vous en pensez ?

C’était juste, moi je trouve que c’est juste. Une fois par exemple, on a eu un conflit, mon escadron bien sûr, avec un régiment algérien, on était à côté, tout prêt là, et je ne sais pas qu’est-ce qui s’est passé, on a commencé à tirer parce qu’il y a eu des mots de travers, chacun disait son mot... Les Algériens ne pouvaient pas avaler ça, les Marocains non plus. Donc, il y a donc eu une dispute. Automatiquement, on s’est servis des armes... Et il y avait des morts, beaucoup de morts, aussi bien du côté

marocain que du côté algérien. Le temps d'intervenir, les officiers et tout, ils ont essayé, ils ont empêché ça d'accord, mais c'était trop tard, il y avait quand même des dégâts partout. À partir de ce jour-là, quand on trouve un bataillon marocain dans le nord, le bataillon algérien il est au sud. On ne s'approchait pas du tout.

AHMED NOKRI – Est-ce que ça a à voir avec la guerre d'Algérie, ce genre de conflit ?

La guerre d'Algérie, je ne l'ai pas faite moi. J'ai refusé, par exemple, de participer. On m'a choisi aussi, on m'a désigné pour aller en Algérie. Mais moi, j'ai dit carrément, « Non, je peux pas y aller ». Ils m'ont dit, « Pourquoi ? » Alors j'ai dit, « Parce que, quand même, en face c'est des... c'est des musulmans, c'est des copains, c'est des... tout ce qu'on veut... Il y a quand même des femmes marocaines qui sont mariées à des Algériens, des femmes algériennes qui sont mariées avec des Marocains. Moi je refuse, je ne peux pas y aller. »

Et il était question même de me refouler de l'armée pour ça. Mais heureusement, il y avait le colonel quand même, il est intervenu, il m'a dit, « Quand même lui, il est direct, il est franc », il a dit oui, je pas y aller comme ça...

ANNE-CECILE GODARD – Vous aviez des relations avec les militaires français, avec ceux de votre unité notamment. Des bonnes relations... Est-ce que vous avez gardé contact avec des gens avec qui vous avez fait ces combats et cette guerre ?

Oui, c'est vrai, j'ai gardé toujours, par exemple il y avait un adjudant-chef, c'était mon chef de peloton, chef de section, j'ai toujours gardé contact. J'écrivais, il me répondait toujours, malgré des années et des années... Un jour, il est rentré au Maroc, et dans le même régiment où j'étais dans l'Armée royale, dans l'armée marocaine. Il est venu coopérant... un technicien quoi ! Parce qu'il était aux transmissions lui aussi ! Il a donc débarqué un de ces jours, et moi je vois un monsieur Moreau, l'adjudant-chef Moreau... Lui aussi, il était étonné, il me dit,

« *Vous êtes là ?* », je dis, « *Oui* ». On s'était retrouvés, c'était magnifique, il était marié et je l'ai invité avec sa femme, ses enfants et tout... Oui, oui.

Vous vous souvenez de son prénom aussi ?

L'adjudant-chef Moreau... Armand, je crois... Armand, oui.

D'accord...